

mais celui des relations entre l'homme et la nature. Des relations qui en sont arrivées au point où elles sont grosses de conflits, de catastrophes, de malheurs, de vie moins belle et moins bonne pour chacun, et de vie encore plus mutilée et amoindrie pour les générations à venir si rien n'est fait. C'est donc la vie des hommes et leurs valeurs qui sont en cause, non pas la nature. Ajoutons que la phrase que vous citez est symptomatique : elle nous place toujours et encore « en dehors » de la nature, elle est un domaine séparé, *devant* nous, isolé du vivant, surtout du vivant humain qui pourrait donc la manipuler comme il veut.

La phrase en question, rappelons-le, était lancée dans le contexte de la parité politique entre les femmes et les hommes.

Il est vrai que l'argument de la « nature » (mais c'est vrai de beaucoup d'arguments) peut servir à tout, y compris à apitoyer, y compris à montrer que les pires tyrans peuvent être humains. Il peut justifier le conservatisme, par exemple l'inégalité entre les hommes et les femmes. C'est aussi pour cette raison, et à cause de tous les usages contradictoires du mot « nature », qu'il vaudrait mieux parler de biosphère, de liens entre le vivant, de protection des écosystèmes, de développement durable, de relations entre la biosphère et les êtres humains, avec tout ce que cela implique pour la société actuelle.

On rappelle toujours que Hitler aimait les animaux et que le nazisme s'occupait de protéger la nature...

Un rappel grotesque. Les dictateurs aiment les animaux : et alors ? Les nazis (et aujourd'hui l'extrême droite) s'occupent de la nature : qu'est-ce que cela vient faire dans le débat ? La pro-

tection de la nature n'est ni de droite ni de gauche, et le débat mérite des arguments moins anecdotiques, moins minables pour tout dire – qui sont surtout destinés à caricaturer et à disqualifier l'adversaire. Tout cela n'a rien à voir avec la défense de l'environnement et d'une Terre habitable pour les générations futures. Mais puisque vous avez évoqué Hitler et son amour des animaux, on peut rappeler aussi qu'une réflexion beaucoup plus sérieuse a avancé que l'administration moderne anonyme, purement technique, des hommes et des choses a préparé ce qui s'est passé dans les camps de la mort. C'est comme si, avant les camps et la « mort industrielle », on s'était préalablement « fait la main » sur la nature. Marguerite Yourcenar disait que la cruauté humaine s'était tant exercée contre l'homme parce que « trop souvent elle (s'était) fait la main sur les animaux ».

Est-ce que, tout de même, on ne trouve pas parfois chez les défenseurs de l'environnement une sorte de fétichisation de la nature ?

Bien sûr, mais il faudrait parler d'une double fétichisation : celle de certains écologistes, par exemple les « éco-guerriers », une tendance ultra de l'écologie, qui se comporte comme une secte violente dans la défense de la nature. Mais ce groupuscule n'a pas beaucoup d'importance, sinon qu'il se fait remarquer par ses provocations. **Le plus inacceptable en général dans l'écologie intégriste (celle de la *deep ecology*), c'est de privilégier l'environnement ou la nature au détriment de l'homme, de choisir pour ainsi dire la nature contre l'homme.** On a là une vraie fétichisation, qui aboutit comme toujours à un résultat insensé : on fait de nouveau de l'homme et de la nature des ennemis, et une fois encore au détriment de l'homme.

sphère terrestre, totalement différente de Mars, Vénus, Jupiter... , est le résultat de la vie sur notre planète.

La NASA l'a bien compris, qui suscite des recherches sur les écosystèmes clos, pour des vols de longue durée. Une entreprise travaillant pour la NASA commercialise d'ailleurs des sortes de biosphères miniatures, c'est-à-dire des aquariums sphériques d'une vingtaine de centimètres de diamètre, contenant de l'eau et des minéraux ainsi que trois types d'êtres vivants : des bactéries, des microcrevettes et des microalgues. Dans cet espace complètement hermétique mais exposé à la lumière, ces trois espèces peuvent vivre sans apport de nutriments pendant une dizaine d'années : tout simplement parce que leur association très simple est capable de recycler l'eau, l'air et les nutriments dont elles ont besoin pour se nourrir. Mais cela veut dire aussi que jamais nous n'investirons l'espace – à supposer que nous devions ou voulions le faire – tout seuls : il faudra nécessairement emmener d'autres êtres vivants, et pas seulement quelques boîtes de conserve ou des aliments sous vide...

On pourrait déduire de tous ces propos une vision très conservatrice : il faut sauver ce qui existe.

Non. Fondièrement, la biosphère et ses écosystèmes sont des réalités dynamiques, ils existent en se transformant perpétuellement, dans des équilibres instables permanents qui se font et se défont. Pour cette raison, les défenseurs de telle ou telle espèce, de tel ou tel site menacés sont respectables, mais souvent ils ont une conception très figée de la nature. **La réintroduction de l'ours, par exemple, relève de cette vision immobiliste.** Il est souhaitable que l'espèce « ours » ne disparaisse pas, mais faut-il la réintroduire partout, sans discernement et

sans tenir compte des éleveurs de moutons – qui ne sont pas des prédateurs de la nature? Et puis, pourquoi l'ours (ou pourquoi le loup?) et pas d'autres espèces qui ont déserté les massifs français? Avant de réintroduire une espèce disparue, il faudrait s'assurer que les causes de sa disparition ont disparu : sinon, l'échec est assuré. Il faudrait aussi envisager ce problème des espèces à une échelle plus vaste, européenne, voire mondiale, et le resituer dans une vision plus large et plus dynamique des écosystèmes. Il ne s'agit pas de revenir au XIX^e siècle, mais de préparer pour le XXI^e siècle une planète où il fasse bon vivre. Ou encore, de même qu'on est confronté à une destruction ou à une dégradation globale des conditions de vie, il importe d'avoir une vision globale des actions à entreprendre.

Il n'empêche : la vision « conservatrice » et parcellaire domine souvent dans les esprits !

En effet, d'autant plus que la protection des espèces – pas n'importe lesquelles : l'ours, le loup, le lynx, le bébé phoque... – a de forts relais dans les médias. Il faudrait ensuite, si on se polarise sur les espèces, distinguer quelque peu entre espèces menacées et espèces refoulées de telle ou telle région : l'éléphant et la baleine, par exemple, ces « cathédrales de la nature » menacées, méritent en soi plus d'efforts de protection que l'ours dans les seules Pyrénées. En tout cas, l'urgence est plus grande, et ce ne sont pas des espèces qu'on déplace facilement... Enfin, la protection des espèces peut devenir l'arbre qui cache la forêt de problèmes plus considérables – ceux dont nous parlons depuis le début de ce livre.

Pour les espèces comme pour le reste, en dehors de l'utilité (l'accès à de nouvelles molécules, par exemple), la question de